Magali DELALOYE, *Une Histoire érotique du Kremlin*

Paris, Éditions Payot et Rivages, 2016

Arthur Clech

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/13859>

DOI : 10.4000/clio.13859

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

ISBN : 978-2-410-00859-3

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Arthur Clech, « Magali DELALOYE, *Une Histoire érotique du Kremlin* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 46 | 2017, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 30 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/13859> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.13859>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2022.

Tous droits réservés

Magali DELALOYE, *Une Histoire érotique du Kremlin*

Paris, Éditions Payot et Rivages, 2016

Arthur Clech

RÉFÉRENCE

Magali DELALOYE, *Une Histoire érotique du Kremlin*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2016, 347 p.

- 1 Le livre de Magali Delaloye est issu d'une thèse originale « Des moustaches et des jupes : rapport de genre au sein du cercle du Kremlin sous Staline (1928-1953) » dont des publications scientifiques de très grande qualité avaient fait connaître les résultats. Cette fois-ci, l'auteure de l'ouvrage semble s'être fixé un objectif quelque peu différent, celui de les rendre accessibles à un large public. La narration de l'historienne décrit de façon très vivante le milieu entourant le dictateur de sorte qu'il soit assez incarné et individualisé pour le lecteur non averti. Évitant l'écueil du voyeurisme, l'ouvrage engage une histoire de l'intime en contexte totalitaire qui permet d'apporter un éclairage nouveau sur le politique.
- 2 Face à des contraintes éditoriales évidentes, l'auteure a élargi considérablement les bornes chronologiques de son travail de recherche, qui va désormais d'Ivan Le Terrible à Raïssa Gorbatcheva. De ce fait, la problématisation sur l'« érotisme » (p. 10) qui apparaît forgée de toutes pièces ne dégage pas de ligne d'analyse pertinente pour l'étude de plusieurs siècles d'histoire du genre et du pouvoir. Si cette problématique de très long terme ne convainc pas, l'essentiel de l'ouvrage, et c'est heureux, est consacré à la période stalinienne. C'est donc cela qui sera l'objet principal de cette recension. L'historienne aborde la question du pouvoir en faisant du genre une catégorie d'analyse centrale qui permet d'appréhender avec un regard neuf les procès de Nikolaï Boukharine et de Nikolaï Ejov, la déportation de Polina Jemtchoujina Molotova et l'auto-exclusion du couple Kliment et Ekaterina Vorochilov. En s'appuyant sur des ego-

documents, la chercheuse montre comment s'uniformise la manière de construire la différence de genre au sein du cercle de Staline, qui deviendra exclusivement masculin, tandis que le discours officiel du parti postule l'égalité des sexes comme acquise.

- 3 Son analyse des rapports genrés des dirigeants staliniens ouvre des pistes de réflexion car l'ouvrage montre l'existence de foyers de résistance qu'incarnaient, pour des femmes et des hommes du Kremlin, les rapports perméables de camaraderie, d'amitié et d'amour et la force des liens familiaux. Ainsi, les parcours biographiques que Magali Delaloye retrace illustrent bien les différentes manières de jouer les rôles de genre. Elle dégage avec beaucoup de finesse trois types de « virilité ». La première, barbue, romantique et révolutionnaire, est incarnée par Boukharine tandis que la seconde, moustachue, épique et conservatrice, l'est par Staline. La troisième, imberbe, est habitée par les « jeunes loups » qui ont remplacé les anciens bolcheviks. La première est mise en regard avec la seconde, les deux se côtoyant dans les années 1920, la deuxième évinçant la première en 1938 avec l'exécution du dernier représentant de la vieille garde bolchevique au profit de nouveaux cadres dociles. On saura gré à l'historienne d'avoir démontré de façon très convaincante comment l'exécution de Boukharine marque « la fin de l'expérience de la déconstruction des rapports de genre » (p. 257) dans les relations égalitaires qu'il entretenait, tant avec ses épouses qu'avec sa camarade féministe Aleksandra Kollontaï. Il polémique en 1921 sur son article « La croix de la maternité » où elle affirmait que les femmes étaient davantage d'accord avec elle que les hommes ; ce à quoi il répond que « Si le rêve du camarade Larine [selon lequel on pourrait un jour changer de sexe grâce aux progrès de la médecine soviétique] s'était réalisé et si j'avais été transformé en Nina Boukharina, je n'aurais pas été enthousiasmé par cet article » (p. 62). Cependant, pour qualifier ce « rapport de genre », la notion même de « virilité » qu'emploie l'auteure se prête-elle avec la même pertinence que pour les années 1930 ?
- 4 La description de trois types de femmes, les militantes intellectuelles, les « pipelettes » et « les taiseuses » est mise en parallèle avec les trois types de « masculinités ». Cette perspective a le mérite de poser la question sur la manière dont se constitue une logique discursive stalinienne : entre instauration d'un silence sur la sexualité et positions réifiées sur « les rôles traditionnels de genre ». Par exemple, la *baba* est, initialement, une paysanne russe non éduquée, et par extension, une femme (dans un registre familier et avec une connotation péjorative). Une vaste littérature aborde cette figure de la *baba* plus complexe qu'il n'y paraît. Or, ici, elle apparaît rester à sa place, en se taisant, de manière à ne pas éveiller de soupçons chez Staline, le « macho géorgien ». Du reste, cette dernière expression (qu'elle reprend à l'historienne Lili Marcou (p.54)), ne rend peut-être pas vraiment compte du caractère prédateur du dictateur. Apparemment pour répondre à des visées de vulgarisation scientifique, l'auteure recourt de façon récurrente à la caractérisation d'« hommes à femmes » pour qualifier Staline ou d'autres Géorgiens, ou à des considérations sur la « beauté » de femmes (« beauté fanée », p. 223 ; « elle n'était pas ce qu'on pouvait appeler une beauté », p. 235-236), sans que le format éditorial lui donne l'espace de marquer une distance critique par rapport aux idiomes qu'elle emploie.
- 5 L'historienne a su situer un tournant, celui de l'année 1937 où les nouveaux dirigeants choisis auront aussi à se taire et qui correspond en fait à l'affirmation d'un pouvoir exclusif du chef, concomitante à la réaffirmation de sa domination masculine. Cette dernière devient hégémonique, et s'exerce non seulement sur ses pairs masculins, mais

aussi sur leurs épouses : elles servent d'« instrument de pouvoir » (p. 285). L'analyse de l'historienne s'avère très pertinente quand elle offre une lecture genrée du bavardage de Boukharine, associé à l'univers féminin, notamment parce qu'elle permet d'ouvrir plus généralement la question de l'anti-intellectualisme stalinien qui « féminiserait » les intellectuels en disqualifiant les discours qu'ils produisent.

- 6 En montrant qu'au Kremlin « on peut avoir certaines pratiques, mais il faut les taire », elle tire une conclusion dont la pertinence vaut aussi pour la société soviétique dans son ensemble. Les distinctions sociales qu'elle pointe à peine entre les représentants de la « virilité romantique révolutionnaire », issus pour la plupart de l'intelligentsia, et ceux des deux autres formes de « virilité » – qu'ils soient issus de milieux ouvriers, de la paysannerie, de l'artisanat ou de petits fonctionnaires – auraient pu davantage être soulignées. Ces marqueurs sociaux ont une incidence certaine sur les rapports genrés. Le niveau d'analyse micro-historique aurait pu être replacé dans un contexte plus large : les nouveaux acteurs portent des valeurs conservatrices exprimées dès le début des années 1920 par de larges couches de la population soviétique, notamment par des paysannes hostiles au droit du divorce et peu en phase avec les discours émancipateurs d'Alexandra Kollontaï.
- 7 Magali Delaloye consacre à peine cinq pages à l'homosexualité. Elle aborde essentiellement le procès de Nikolai Ejov, l'ancien commissaire du peuple aux affaires intérieures (1936-1938), une des figures clés de son travail de recherche. Elle sous-estime la portée de la dépénalisation par les bolcheviks de l'homosexualité masculine en 1922 alors que l'historien Dan Healey a montré que la loi de 1922 s'inscrivait pleinement dans une volonté politique de ses auteurs. En re-criminalisant l'homosexualité masculine, Staline inaugure une politique néo-traditionnaliste. Toutefois, l'historienne pointe un angle mort de l'historiographie actuelle dont on attendrait qu'elle éclaire mieux les enjeux qu'une telle révélation par l'ancien bras de Staline n'a pas manqué de soulever.
- 8 L'intérêt du travail de cette historienne réside dans l'analyse genrée des parcours biographiques des femmes et des hommes du Kremlin qui permettent de prendre la mesure du champ des possibles des années 1920, lequel se rétrécit dans les années 1930, puis s'uniformise à partir de 1937. Son analyse des rapports de genre au sein du cercle du Kremlin engage une lecture propre à l'école du totalitarisme en postulant une continuité entre les années 1920 et les années 1930. Elle permet donc un débat. Son affirmation selon laquelle « la relation érotique fait la femme politique » (p. 10) fait fi, selon l'avis même de l'historienne, des figures importantes des années 1920 telles qu'Alexandra Kollontaï, Nadejda Krupskaja et Inessa Armand : « Avec la révolution bolchevique, les femmes peuvent prétendre à exercer leur influence par et pour elles-mêmes (p. 13) » tandis que, sous Staline, « c'est la fin de la révolution des femmes (p. 257) » : au lieu d'être « charnière », la période stalinienne ne fait-elle donc pas plutôt rupture avec les années 1920 ?

AUTEURS

ARTHUR CLECH

EHESS - CERCEC